

Notes de mise en scène

Bernard Martineau

Numéro 10, hiver 1979

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/28801ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Martineau, B. (1979). Notes de mise en scène. *Jeu*, (10), 106–109.

notes de mise en scène *

La création a lieu quand on accepte de plonger dans l'inconnu. La création, c'est se faire confiance au-delà des limites du rationnel. C'est ne pas avoir peur du noir. C'est croire ou faire confiance à son ange gardien.

Ca tient à un mélange de lucidité, comme un fil (d'Ariane), et de disponibilité absolue, aux écoutes des subtilités fébriles de son corps, de l'émotion, des sens; créer c'est se laisser couler, c'est (se) laisser venir. C'est le geste qui vient au-delà de la contrainte; c'est le son qui vient au-delà des mots de la répression intérieure, du refoulement, du permissif. L'ACTE.

Il ne faut surtout pas s'autocritiquer dans ces premiers jets. On est "dans le feu de l'action". Ça tue l'inspiration, ça l'assèche, ça la neutralise.

L'important, au cours de ce processus, c'est de ne pas oublier le ou les fils qui sont des points de référence, des guides, ou des lignes de conduite qui permettent un aboutissement cohérent. Cette harmonie qui se passe des explications simples et des recettes factices.

Si je suis exigeant pour les comédiens, les acteurs, tant mieux, je ne le suis pas moins pour moi-même.

Quand je monte un spectacle, c'est pour moi un acte d'amour. C'est d'abord un contrat de coeur entre le metteur en scène et les comédiens. S'il n'y a pas d'amour, d'amitié, il ne peut y avoir de bon spectacle. Je crois que c'est là une des clefs fondamentales de ce type d'entreprise communautaire. Il faut être *un, uni*, par une passion commune. Je ne travaille pas avec des gens si je ne les aime pas, ni si je ne leur fais pas confiance.

Pour moi c'est l'art de faire des *cadeaux* vivants, c'est de s'offrir — c'est une sorte d'offrande — au public. Le théâtre, je le veux très pur, très saint (et sain pour le public) — ça tient du cérémonial religieux primitif.

Je ne crois pas que le théâtre soit quelque chose de facile. Bien au contraire. Comme l'ont dit certains grands Maîtres, je crois qu'il faut travailler *à la sueur de son front*. Ce qui ne veut pas dire, ne pas travailler *dans la joie*. Au contraire. Mais cela exige du *dévouement*, de la *générosité*, de la *simplicité*. Il faut avoir la "Foi", "croire" comme l'enseigne Jean-Robert Rémillard (le directeur de l'option-théâtre de Sainte-Thérèse), la



MARIE (à Fernand): On le sait! Le Québécois moyen passe quatre heures par jour devant sa T.V. puis tu veux pas passer pour un Québécois moyen. *Gertrude Laframboise, agitatrice* (Acte I, scène 1). (Photo: Michel Brais)

“Foi théâtrale”. Le théâtre, cela demande une grande disponibilité. C’est une vocation. C’est de la grande folie. C’est merveilleux.

Pour moi, le théâtre c’est plus que de l’interprétation, c’est surtout de la création. C’est aussi de la transgression. C’est un dépassement. S’il y a dépassement, il y a création. (Aller au-delà, plus loin, atteindre les cimes. Voler.) Rien de moins réaliste. Le théâtre, ça doit d’abord et avant tout être vivant. J’abhorre le “je fais semblant”, cette imitation sordide, hypocrite et abjecte des sentiments. Cet art de rouler les spectateurs, de les endormir, de flatter les “bien-pensants”. Je comprends tellement bien pourquoi les gens préfèrent le hockey au théâtre. Au théâtre, il faut jouer vrai: être incandescent; et comme les enfants: pur.

la mise en scène

Quand je travaille une mise en scène, je cherche à garder, à retenir, à puiser dans la *tradition* (au sens québécois du mot). Je cherche à être très québécois, ou enfin quand je suis ailleurs, à refléter le milieu où je travaille. Pour moi, c’est essentiel, fondamental. Ça permet d’être vrai. Et de la tradition, je vais à l’autre extrême, j’expérimente. Je m’amuse. Je cherche de nouvelles voies, de nouvelles formes d’expression, un nouveau langage. Je risque. Ça permet d’évoluer, de remettre en question: d’être vivant.

Les comédiens sont souvent, souvent tellement paresseux. Trop de réalisateurs et de metteurs en scène ne sont pas assez exigeants avec eux-mêmes d’abord. Alors pensez à ce qu’ils peuvent être avec les comédiens. Ça fait des comédiens (comédiennes) douillets à prendre avec des gants blancs, et très soucieux de leur petite personne, pas assez de leur métier. Ça pense pas métier mais carrière. Mais ça oublie que pour faire carrière, il faut travailler. Dieu merci! J’ai travaillé avec des comédiens qui dans l’ensemble voulaient travailler.

à propos du texte

Je trouvais que les personnages du texte manquaient d'étoffe. Je les concevais comme des mythes d'homme. Mais pour jouer le mythe, il a fallu trouver l'homme. Les personnages sont devenus vrais en palliant leur faiblesse par une personnalité d'acteurs. Les comédiens engagés représentaient pour moi, à ce niveau, des "personnages" dans la vie de tous les jours. Ce qui ne veut pas dire que la personnalité des personnages de *Gertrude* soit à l'image des interprètes. Ça veut dire que les comédiens avaient assez de "couleurs" pour meubler les manques, avec des éléments de leur caractère qui donnaient ainsi une certaine authenticité aux personnages. Ça exige beaucoup de simplicité dans le jeu, et de faire "québécois" et non "école".

J'ai imaginé *Gertrude* comme un géant fantastique, un rêve collectif qu'on désamorce, qu'on rend vrai. J'aime le texte de *Gertrude* parce que je le trouve intéressant de par sa structure originale, et aussi parce qu'il y a de la folie dans son inconscience.

Le côté moral de cette pièce me désespère. Le texte dit juste. Il révèle un certain esprit de culpabilité très "judéo-chrétienne" et québécoise. Cet esprit tient davantage, à mon sens, d'une manière de pensée très courante, pour ne pas dire "normale" au Québec durant les années quarante, cinquante, soixante. Et de ce point de vue, c'est une pièce sacrilège. L'auteur a probablement cherché à se libérer de ces chaînes aliénantes, pour ne pas dire angoissantes. Le danger avec cela — au niveau scénique — c'est qu'en 1978 on refuse le braillage mélodramatique et les situations forcées et à couteaux tirés. Cette pièce peut facilement sombrer dans le ridicule. Pourtant cet univers moral existe bel et bien encore. Seulement c'est plus dilué, moins évident, plus sournois. Il fait partie de l'héritage, de la tradition.

.....

Je n'ai jamais vraiment su si l'auteur quand il a écrit ce texte voulait en faire une parodie ou une pièce sérieuse. Lors de la lecture, avec ses trois viols et son meurtre, ce texte prenait une tournure qui à force d'exagération devenait drôle. Et pourtant ces scènes ont été coupées pour garder le sérieux de l'affaire. Mais au cours des répétitions, Pierre Malouf me disait que les scènes du salon se voulaient comiques...

.....

La pièce part d'un fonds très populaire. Et c'est à lui d'abord qu'il s'adresse. Je crois qu'elle touche juste. Je renvoie au public sa propre image, et je souhaite que cela puisse l'amener à réagir, à sortir de sa léthargie, à se prendre en main face à une situation donnée, ici le viol. C'est un grand voyage intérieur, émotif et intelligent. Pour le spectateur, un voyage très personnel, intimiste. À lui de faire sa propre démarche.

.....

En faisant la mise en scène, j'ai toujours tenu compte de Pierre K. Malouf. C'était en quelque sorte, mon tremplin personnel d'action. À discuter avec lui, à le regarder vivre, je comprenais davantage *Gertrude*. Il me nourrissait. Cependant nous avons eu une entente au départ. J'étais libre de faire ce que je voulais avec le texte. Je crois avoir été très respectueux. En ce sens, je crois avoir rendu théâtrale la pensée de l'auteur, bien qu'il y ait eu de nombreuses coupures, et des ajustements (pour rendre des passages trop "littéraires" plus simples, plus quotidiens). Aussi, deux ou trois scènes ont été remodelées.



— JACQUES (à Danielle): C'est pas vrai qu'y a pas eu moyen de t'approcher pendant tout le voyage?
Gertrude Laframboise, agitatrice (Acte I, scène 4). (Photo: Michel Brais)

Tous les personnages de ce texte, ont une obsession d'ordre sexuel. Ils en sont obnubilés. C'est à la base de leur comportement social.

.....

Recherche sur l'étymologie de Gertrude. Gertrude: nom qui vient du vieil allemand qui veut dire *Ger*: lance et *trude* — *trut* — : chère, aimée. Gertrude - chère lance (très viril comme nom de femme). Laframboise: c'est un nom assez courant. J'extrapole. Mais avec l'humour que je connais à l'auteur, je me demande s'il n'y a pas une filiation à faire avec la cerise. (Chère lance la cerise.) "La cerise", en langage populaire, désignant le vagin.

.....

Si j'avais à me décrire comme metteur en scène aujourd'hui, je dirais que je suis un jongleur (du conscient, de l'inconscient, de mots, d'émotions, de l'espace, d'ambiance...).

Je suis un jongleur et un constructeur.

bernard martineau